

DOSSIER QUÉBEC

Du 27 au 29 Janvier s'est tenu à MONTRÉAL un colloque sur la lecture proposant 78 interventions, suivies de débats.

Nous reproduisons, avec l'aimable autorisation de son auteur, la conférence d'ouverture prononcée par Claude LANGEVIN, Professeur à la Faculté des Sciences de l'Éducation de l'Université LAVAL.

Nous résumons ensuite le contenu de 7 interventions et les questions qu'elles nous ont posées.

Parmi les autres interventions, citons :

- L'écrivain et son lecteur
- De l'évaluation de la lisibilité au primaire
- Analyse expérimentale des différents profils de jeunes lecteurs dans une situation significative de lecture
- Choix de lire, joie de lire. L'enfant et le rapport lecture écriture
- L'habileté à lire définie comme habileté à choisir
- Test de closure et stratégie de lecteur
- T'apprends ou je t'apprends. Conception et création de livres d'adolescents
- Comment peut-on améliorer la compréhension de textes chez le lecteur en difficulté
- Le micro-ordinateur : un outil magique entre les mains des enseignants ?
- L'évaluation de la lecture de la 3^{ème} à la 6^{ème} année
- Les difficultés de lecture : bilan et perspectives
- Les adolescents et la lecture de littérature populaire
- Le livre, matériel ouvert et polyvalent
- La variété des livres de jeunesse
- Les parents et l'apprentissage de la langue

À la lecture de cet échantillon, on mesure l'importance et l'intérêt d'une telle manifestation qui réunissait près de 1000 personnes. À l'échelle de la population des deux pays, ce serait en France, plus de 8000 participants.

Jean Foucambert et Yvonne Chenouf

MONTRÉAL JANVIER 83

LIRE, C'EST CHOISIR

Claude LANGEVIN

Distingué(es) invité(es), Aimables hôtes, organisateurs et organisatrices de ce congrès, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, Chers(ères) ami(es),

Il m'est profondément agréable, narcissiquement satisfaisant et même un peu économiquement rentable, en cette période de coupures, d'avoir l'honneur de participer à l'ouverture de ce premier congrès provincial bilingue sur la lecture au Québec.

Mais, dilemme cornélien que celui dans lequel je me trouve ce soir, puisque je dois lire... pardon, ne mélangeons pas les genres... dire un texte en guise de conférence et sur un thème comme celui choisi pour ce congrès : **Lire, c'est choisir**. C'est que je n'ai pas le choix de le dire ou pas, ce texte, puisque je l'ai écrit.

Puisque nous voilà, vous et moi, et par choix, en pleine liberté de communication - ça ressemble à l'école, vous ne trouvez pas ? - attelons-nous donc à nos tâches respectives.

Moi, je vais tâcher de bien dire ce que j'ai écrit. Quant à vous, tâchez d'écouter...

J'avais d'abord intitulé mon intervention "L'HEURE EST AU CHOIX" mais plusieurs contre-indications m'en ont dissuadé. Tout d'abord, me suis-je dit, il est fort probable qu'avec un tel titre en tête personne ne vienne à la même heure que moi. Ensuite, réfléchis-je, après avoir entendu Frank Greene, un tel titre pourrait les inciter à dire "mon choix est fait, je sors d'ici".

Alors j'ai choisi de donner à ma participation à cette soirée historique un titre à la fois tape à l'œil et tape à l'ouïe, "T'AS PAS L'CHOIX", mot indien signifiant pour les uns "branche-toi" et, pour les autres, déjà branchés sur le FM, somnambules subventionnés par le fédéral, "Plug you".

C'est à l'école de 1983, année internationale de la communication, que je m'adresse ce soir et que je dis, mi-invitant, mi-suppliant : "t'as pas l'choix, branche-toi, plug you".

Voilà 22 ans que je discute et échange avec de futurs maîtres et des maîtres en exercice, des directeurs d'écoles et des parents, des psychologues et des orthopédagogues, de grands théoriciens et des collègues d'Amérique et d'Europe et même avec des enfants et des adolescents sur le comment, le pourquoi, le quoi et le quand lire, faire lire, apprendre à lire, enseigner à lire.

Au terme de ces rencontres, échanges et discussions, j'en arrive à la conclusion, pas plus pessimiste aujourd'hui qu'avant, que s'il y a tant, mondialement et chez nous, d'enfants, d'adolescents et d'adultes fonctionnellement illettrés face à l'écrit sur papier et analphabètes bientôt... face au terminal d'un ordinateur, c'est d'abord et avant tout parce que l'école n'a pas fait et ne leur a pas fait faire les bons choix, alors qu'elle pouvait le faire, qu'elle peut encore le faire et, même, qu'elle sait un peu comment et qu'elle a tout ce qu'il faut pour le faire.

La situation dramatique, pour ne pas dire apocalyptique de l'école en ce début de l'ère télématique, s'explique par les choix qu'elle a faits depuis 30 ans, surtout, plus ou moins consciemment.

Mais qu'est-ce que c'est que cette école qui fait des choix plus ou moins consciemment, par les temps qui courent ? Quand aurons-nous une école pleinement consciente et responsable des choix qu'elle fait et de ceux devant lesquels elle place ses arrivages annuels d'enfants, d'adolescents ou d'adultes ? Quand elle assumera pleinement le fait qu'elle a part entière dans le jeu économique et politique qui l'a créée et qui pour bien le lui rappeler, la contrôle corps et âme, non seulement dans son fonctionnement mais, surtout, dans ses objectifs et dans les moyens d'évaluer ses produits.

Créature hypocrite du politique et nourrisson vénal de l'économique, l'école aura-t-elle l'audace, avant qu'il ne soit trop tard pour elle, de mordre le sein qui l'a engendrée et la main qui la nourrit quotidiennement ? Elle n'a plus le choix. Ou alors, comme d'habitude, prendra-t-elle l'attitude et la pose de l'autruche devant le danger ? Elle oublie pourtant, la pauvre, que si sa petite tête est dans le sable, son gros postérieur, lui, en prend un dur coup dans sa vulnérabilité sinon dans sa dignité.

L'école publique s'évertue, depuis un peu plus d'un siècle, à alphabétiser le peuple des enfants de la plupart des pays maintenant et à dés-alphabétiser le peuple des adultes, dans beaucoup de ces, mêmes pays dont le nôtre, pour les rendre plus habiles à saisir le message des lois et des règlements de l'Etat, les labels commerciaux, les modes d'emploi et de fabrication, puis les contrats ou, plus récemment, les décrets, dans leurs grandes lignes mais surtout dans leurs petits caractères.

En réaction, l'État, le politique et l'économique surtout, s'est mis à produire des écrits de plus en plus complexes, historico synthétiques et couvrant (contrôlant, disons-le carrément) tous les aspects de l'activité humaine, surtout dans ces deux mêmes domaines.

L'école sait-elle que pour lire avec profit certains formulaires, certaines formules, certaines prescriptions aujourd'hui, il faut un niveau de lecture assez élevé, en tout cas plus élevé que celui demandé par la quantité énorme de revues et de journaux de carrosserie féminine et masculine dont le petit État dans l'État, le ludique-économique-à-but-lucratif-déclaré inonde nos kiosques à journaux ? Là aussi, c'est une question de choix, pour le lecteur et pour l'école.

Et l'école sait-elle que c'est du plus que vient le moins et non pas l'inverse et que, par conséquent, ce n'est pas parce que l'enfant sait lire, c'est-à-dire trop souvent japper, ce qu'elle lui offre à lire pour lui donner une note, qu'il voudra, pourra et aimera lire - donc là aussi japper ? Ce que l'État lui offrira à lire une fois adulte, lui imposera même de lire, mais là pour le faire agir, pour le faire être, pour le faire penser même ?

J'ignore si elle le sait, mais ne fait-elle pas comme si cela allait de soi ou, à l'instar de l'autruche, comme s'il était menaçant pour elle de le considérer ? C'est pourtant son choix depuis sa création.

C'est aussi son choix de reproduire l'éternel et dramatique clivage entre milieux favorisés et milieux défavorisés, entre ayant droit et non, en jouant encore à l'autruche, comme si l'égalité sociale était une menace pour son existence, sa raison d'être et son fonctionnement.

C'est encore et toujours son choix de ne pas voir les effets à long terme de l'inculture écrite chez ceux et celles qui l'ont pourtant fréquentée pendant huit, dix ou même douze ans parfois les salles et les corridors des écoles spéciales, des institutions spécialisées, des centres d'accueil, des maisons de correction, des prisons même résonnent de ces effets sur le plan des attitudes sociales.

L'État et sa pupille devraient pourtant se rendre compte qu'il leur en coûterait moins cher et qu'au contraire, cela leur rapporterait encore plus s'il n'y avait pas de problèmes de lecture, ni chez les enfants, ni chez les adultes, et que tout l'argent, investi souvent à perte dans la rééducation de la lecture et la réhabilitation des incultes de l'écrit, produirait des intérêts à long terme et cumulatifs si il était investi dans un autre type d'organisation scolaire dont pourtant nous avons tous ici non seulement envie mais une certaine idée, même une idée certaine, sinon la clef.

Si on s'y mettait, comme dit J.P. Ferland, mais par choix personnel et collectif ?

C'est ce à quoi nous invitent ces assises, les premières au Québec sous ce thème et dans cette ambiance de partage, d'échange, de communion d'esprit et d'intention, au-delà des langues, des religions, des ethnies mais, surtout, des professions.

Aussi, pour nous mettre sur la piste de quelques solutions valables et durables, penchons-nous quelques instants (pas trop, cependant, sinon j'aurai bientôt un auditoire ronflant) sur trois des domaines reliés de près ou de loin à la lecture et où l'école n'a plus le choix ni le loisir ni le temps de choisir.

Je veux parler de la culture québécoise des années 80. De l'égalité des sexes et de l'égalité des chances en cette année internationale de la communication, en cet an 1 de l'ère de la télématique où nous venons d'entrer à un rythme tel que l'école n'a même pas eu le temps de s'en apercevoir. Mais, nous le verrons, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive, hélas.

Je traiterai ces trois sujets à la queue leu leu tout en les mêlant un peu l'un dans l'autre, tellement il est difficile de les isoler et de ne parler que de lecture dans chacun de ces trois domaines... Ce sont peut-être des lieux communs, mais il m'a semblé important d'y revenir en cette unique situation qui nous permet de nous y arrêter un moment ensemble.

1) L'ÉCOLE, LA CULTURE ET LA LECTURE

C'est par la lecture, autant que par la parole de ses enseignants et enseignantes, par ses objectifs et sa structure, son monde et son mode de relations et de rapports, que l'école québécoise doit incarner, véhiculer et promouvoir les valeurs culturelles québécoises.

Or, face à l'évolution rapide et de moins en moins tranquille que subit cette culture, on ne peut trouver d'institution plus myope que l'école depuis trente ans.

Qu'a-t-elle fait, en effet, dès les premiers sursauts de l'électronique naissante ? Oh ! Elle a bien essayé de cohabiter avec ce monstre envahissant, en multipliant les prises électriques sur ses murs de classe pour l'alimenter ou en empilant des gadgets audiovisuels dans des armoires sous clef près du bureau du directeur ou dans d'immenses, luxueux et coûteux laboratoires qui s'empoussièrent depuis leur création dans les centaines d'écoles de la belle province.

L'audio-visuel, on en a eu peur puis on s'est moqué, on s'en prive maintenant volontiers et on a vite remis en vogue le crayon papier et l'enseignement oral, les seuls vrais moyens d'apprendre à l'école, se dit-on d'une autruche à l'autre, vous vous souvenez, la petite tête dans le sable, mais le postérieur ?

Une fois l'engouement pour l'audio-visuel passé, on s'est attelé à formuler de nouveaux objectifs dans les quatre savoirs langagiers, afin d'occuper maîtres et enfants à autre chose que la TV et la culture électronique qui allait galopant en avant d'eux dans le siècle de l'ère spatiale.

À défaut d'un écran de télévision, on avait un cadre, un programme-cadre et, du jour au lendemain, dans chaque classe du Québec, un encadreur ou une encadreuse, conforme au nouveau programme et syndiqué(e) s'il vous plaît¹. Et qu'aurons-nous demain pour s'occuper du volet entraînement dans le nouveau programme ? Des entraîneurs et des entraîneuses ?

Dehors les tourne-disques et les cassettophones ! À l'école, il faut savoir écouter et pour cela, regarder la personne qui parle, et qui parle à l'école ?

¹ Au Québec, la cotisation syndicale est obligatoire et retenue à la source par l'administration.

Pas de machines à écrire, ni de ciné caméra, voyons, il faut d'abord apprendre à écrire en script, puis en lettres liées, mais cela pas avant la troisième année, si l'on veut apprendre à écrire pour vrai.

Pas de bandes dessinées, pas de comiques à l'école : il faut apprendre à lire avant de chercher à comprendre ces affaires-là.

Tels furent entre autres les choix de l'école dans les années soixante et soixante dix.

Étaient-ce les choix des enfants, des parents ?

Étaient-ce les choix de la société québécoise d'alors, entrant de plein pied, sans l'avoir choisi pourtant, dans l'ère post-industrielle qui allait la changer de fond en comble ?

Mais quelque chose n'allait pas rond à l'école au tournant des années 80 (avant aussi, mais n'allons pas faire ici l'histoire de l'inadaptation sociale de l'école; n'empêche qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que la plus grande et la plus grosse inadaptée sociale fasse tant et tant de petits et de grands inadaptés scolaires !).

Donc, en 1979, nouveau, choix de l'école québécoise devant la montée en flèche du taux d'inadaptation scolaire (troubles d'apprentissage légers et graves, classes spéciales, d'attente, de rattrapage, de récupération, de maturation, pré requis, dyslexie, psychologue, orthopédagogue) : changeons de canal, pardon, changeons de programme et vite, ça presse, un vrai prurit, partout, de la langue au sexe ! Toutes les matières, tous les degrés, toutes les écoles changent de programme.

On se croirait comme dit la chanson, "*à la Saint-Michel, où tous les ânes changent de poil*".

Et soudain, pendant qu'on dépense tant et tant d'énergies à chercher à implanter le nouveau programme de français ou à s'objecter, sans rien offrir d'autre, aux projets du ministère, pardon, du ministre de l'éducation, l'école se fait doubler à droite, et sur son propre terrain, cette fois, celui des programmes et du langage dont elle faisait son fief depuis des siècles, par l'homme de l'année, l'ordinateur individuel.

Mil neuf cent quatre-vingt trois a marqué - mais l'autruche, la tête dans le sable, l'a-t-elle entendu ? - le premier coup à l'horloge de la nouvelle ère dans laquelle, sans pré-choix, ni choix, nous sommes subitement entrés, l'ère de l'informatique et de sa fille chérie, la télématique.

Il s'est vendu près ou plus de trois millions d'ordinateurs de toutes tailles aux USA l'an dernier et, déjà, le Rhode Island, un tout petit état de l'Est, se targue d'en avoir introduit dans plus de 53% de ses écoles primaires.

Chez nous, combien d'enfants Québécois ont reçu un jeu électronique du Père Noël ? Des milliers, voire des dizaines de milliers, qui ont aussi reçu un livret d'instructions, en anglais ou plus ou moins bien traduit en français, livret qu'ils ne liront peut-être jamais, puisque le jeu s'apprend en jouant. Tiens ! Et lire, ça ne s'apprend pas en lisant ? Curieux !

Mais plusieurs enfants ne liront pas le livret parce qu'à l'école on n'en lit pas, et qu'on n'y lit pas pour jouer. L'école a fait d'autres choix pour eux et les leur impose. De ceux qui liront le livret, certains le feront d'un bout à l'autre, d'autres, page après page, quand ils auront un problème à résoudre, pour savoir comment jouer ou mieux jouer, selon leur envie, quoi, et là ils liront vraiment. Le font-ils à l'école ? En ont-ils le choix ? S'ils l'ont ou Si ils ne l'ont pas, c'est uniquement en raison de l'environnement de lecture dans lequel ils y sont placés.

L'a-t-elle eu ce choix, cette génération appelée Flower Power des années 60, qu'avait engendrée la culture post-industrielle qui, elle aussi, avait pris l'école par surprise ? Ne voilà-t-il pas maintenant qu'elle fait un choix clair et net, cette même génération qui s'est mutée, par un curieux mais admirable phénomène d'adaptation, en Chip Power, fière des réalisations de son époque et avide d'en maîtriser les technologies ?

Je vous prierais de lire sur ce sujet un ouvrage collectif récent, "**Changer de Société**", et l'article "**Les nouveaux analphabètes**" paru dans l'Actualité de Décembre 1982.

L'école Québécoise des années 80 saura-t-elle suivre le mouvement culturel enclenché par l'ordinateur, bien plus, puisque c'est sa nature profonde, saura-t-elle l'incarner, le promouvoir et même en tracer les cheminements qui correspondent à ce rythme d'évolution inhabituel pour elle ?

Et comment choisira-t-elle de le faire ? En changeant encore de poil, c'est-à-dire chacun de ses programmes d'enseignements, 'comme lorsque a sonné l'heure et l'ère de l'électronique ? Serait-ce tout ce qu'elle peut choisir de faire pour participer activement, créativement à chacun des moments chauds et chocs de l'évolution culturelle du Québec ? Ça fait pitié, pour ne pas dire quétaine, vous ne trouvez pas ? En resterons-nous donc toujours au macramé power ? Dès ce soir, chers amis, nous n'avons plus le choix.

L'informatique amène un nouveau mode de vie. Il ne s'agit plus de changements ou de modifications, déclarait récemment le président de l'Université du Québec, mais de mutations.

Il n'appartiendra plus à la seule école, même si elle ne veut pas y croire, de proposer aux enfants de communiquer par sons et par symboles. L'ordinateur permet déjà l'échange, entre l'utilisateur et la machine, d'images, de sons, de paroles, de textes, de symboles, par des langages plus ou moins sophistiqués que même des enfants de quatre et cinq ans sont capables de s'apprendre en interagissant avec le moniteur et le clavier.

Et là, garçons et filles ont la même chance.

2) MAIS À L'ÉCOLE NON ET SUR ce plan notre autruche de tantôt se transforme en mollusque invertébré et sans carapace. Que choisit-elle de faire en effet, en lecture, puisque c'est le thème qui nous intéresse ? Elle se lance dans un élan de macarthyisme évangélique, à la chasse aux stéréotypes sexistes dans les manuels scolaires, à en friser le ridicule, parfois, sous prétexte d'enlever celui qu'on trouvait normal et anodin, dans ces mêmes manuels, il y a quelques décades à peine.

Je n'en ai pas contre cette, chasse aux sorcières, mais j'en ai contre la bigote hypocrite d'école qui détourne ainsi encore une fois les yeux et les gestes de leur véritable cible, elle-même, imbue de sexisme et imprégnée de stéréotypes dans sa structure même d'institution sociale.

Ce n'est pas par hasard, en effet, mais par choix ou par refus de choix qu'il y a tant d'hommes et si peu de femmes qui dirigent des écoles, que 99,7% des maternelles au Québec sont menées par des femmes et qu'on ne trouve qu'un homme sur dix adultes enseignant au primaire.

Et ça n'est pas stéréotypant ça, dirait le Petit Prince, qu'une jeune fille qui, de plein droit, désire envahir le secteur professionnel traditionnellement dévolu à l'homme, devra le faire en n'ayant que des modèles et des professeurs mâles au Cégep et à l'université.

Contrairement aux rêves qu'entraînait la démocratisation de l'enseignement depuis 1964, écrivent les quatre auteures de l'histoire des femmes du Québec depuis quatre siècles, l'école québécoise perpétue les stéréotypes, de la maternelle à l'université.

"Le vrai bilan de la réforme scolaire, continuent elles, a été d'égaliser les inégalités... de sorte que la révolution tranquille s'est faite sur le dos des femmes".

Mais qu'est-ce que cela a à faire, me direz-vous, dans une conférence d'ouverture sur la lecture ? C'est qu'il ne sert à rien à mon avis et avec mon humble expérience, de ne parler ici que de lecture, sans parler de l'école et même de la société tout entière.

Car si vraiment, aujourd'hui plus que jamais, lire c'est choisir, c'est que la société et le rôle de la lecture ont changé et vont encore changer, alors que l'école, elle, sexiste et stéréotypée dans sa forme et dans son fond, se révèle toujours aussi rébarbative aux changements en profondeur, se contentant de modifications superficielles, sans lien avec la réalité mouvante autour d'elle, comme des changements de méthode de lecture, de manuels, de grille horaire, de ratio maître élèves, etc.

3) MAIS SORTONS DE CE CERCLE VICIEUX, nourri par l'hypocrisie de l'école, et venons-en au troisième problème auquel l'école québécoise est confrontée et auquel elle doit trouver une réponse, précisément dans le sens du thème de ce congrès. Il s'agit de l'égalité des chances et de son cheval de Troie, l'intégration, avec toute sa panoplie de programmes, de classes, de cours d'intégration et bientôt, peut-être, de cahiers et de bulletins d'intégration, pourquoi pas ? La "structurite" avancée dont souffre l'école des années 80 n'est pas au bout de sa créativité.

Je ne peux me taire devant l'intégration sauvage à laquelle nous assistons depuis quelques années, un autre et cruel exemple qu'encore une fois au Québec - où l'on "réorganise" à qui mieux mieux - la solution administrative l'a emporté sur les intentions éducatives et pédagogiques.

Est-ce parce que l'école n'en avait pas de solutions éducatives et pédagogiques à proposer à la toute-puissante instance administrante ?

Elle en avait, certes, mais comme l'écrit Jean Gaudreau dans "**Les sacrifiés**", l'école a toujours tendance à "échafauder ses solutions en se fondant sur des croyances erronées".

L'école, jouant encore là à l'autruche, a toujours refusé de voir le problème de l'intégration par le bon bout de la lorgnette en le situant d'abord et avant tout dans l'inadaptation de l'enfant, dans ses causes et ses remèdes.

Or, vous le savez comme moi et même mieux que moi, vous qui vivez l'intégration et l'inadaptation à coeur d'année, la grande responsable des difficultés scolaires, des abandons, des découragements, des pleurs et des grincements de dents, voire même de suicides en pleine enfance, c'est la langue écrite qui, de la façon qu'a choisie l'école de l'enseigner, crée une discrimination sociale dès les premiers mois de la première année.

Cette discrimination, qui va en se dramatisant pour un nombre effarant d'enfants jour après jour, mois après mois, la langue écrite la crée, parce que c'est la discrimination même qui l'a créée. Ce mandat lié, l'école l'a endossé, l'incarne et le perpétuera tant et aussi longtemps qu'elle ne tranchera pas dans le vif de ce postulat sévère mais irrécusable : la langue écrite est, en soi et par son enseignement à l'école actuelle, discriminatoire parce qu'élitiste de sorte que, instrument privilégié de discrimination, la lecture devient vite,

grâce aux choix qu'en fait l'école, l'instrument des privilégiés.

En corollaire, aucune solution visant à l'intégration salutaire n'aura d'efficacité véritable si elle ne s'attaque pas à ce couple historique maudit, **langue écrite = discrimination**, à ce cancer structural, à ce défaut organique dont la raison même de l'école et, partant, chacun de ses gestes sont indéfectiblement marqués.

Personnellement, en tout cas, après plus de vingt-cinq années d'études, de travaux, de lectures et d'échanges, j'en arrive à me demander comment il se fait que l'école ne comprenne pas tout le tort qu'elle cause à tant et tant d'enfants, pour toute leur vie durant, en les obligeant tous, année après année, sous prétexte de démocratisation, à fonctionner en langage écrit au même rythme, à partir des mêmes matériaux et leçons, et à subir les mêmes évaluations.

Il n'y a qu'à l'école, et à l'église, qu'on voit ainsi vingt-cinq enfants lisant le même texte dans le même livre en même temps. Même le papa Dionne n'achetait pas cinq exemplaires du même livre à ses cinq jumelles !

Mais ce qui me désole encore plus, c'est que du train où l'on va, au Ministère comme dans les écoles, on ne changera rien à rien dans les années qui viennent, et que les chercheurs, les théoriciens, les planificateurs et les évaluateurs en lecture vont tout bonnement continuer à perfectionner leurs instruments spécifiques d'anesthésie sclérosante, la tête dans le sable chaud de leurs cubicules de cogitation hors scolaire, croyant que plus leurs instruments seront parfaits, mieux la machine fonctionnera, c'est-à-dire, évidemment, mieux les enfants apprendront.

Non, mes chers amis, le nouveau programme de français au primaire au Québec ne donnera pas les résultats escomptés (d'ailleurs, les connaît-on ces résultats escomptés, et dans quels termes ?), si l'on ne fait que les changements superficiels qui s'esquissent actuellement dans les manuels scolaires et dans les moyens d'évaluation. C'est tout simplement, à mon humble avis, changer les cataplasmes dégoulinants du cancer structural dont je parlais tout à l'heure par des torchons aseptisés qui donneront une illusion de santé renouvelée aux enseignants et enseignantes qui suivront à la lettre les prescriptions pédagogiques de ces nouveaux manuels, conformes, comme se doit, au nouveau programme et qui évalueront leurs élèves à partir des nouveaux moyens collectifs d'évaluation qui se prévaudront, eux aussi, de leur étroite conformité au nouveau programme.

Sans trop faire œuvre politique, mais peut-on éviter de le faire quand on se dit éducateur et qu'on veut faire bonne œuvre éducative ? Le politique ne se gêne pas, lui, pour se mêler de l'éducation. Alors... ?

Sans donc trop faire œuvre politique, je crois et Je soutiens que tant et aussi longtemps que la langue écrite sera l'affaire de l'école et seulement l'affaire de la seule école, ce sera toujours une sale affaire, qu'il faudrait pourtant tirer au clair, chacun pour soi d'abord mais surtout collectivement, comme l'occasion nous en est donnée en ces jours de premier congrès provincial sur la lecture.

Mais je serais désolé si nous n'étions venus ici que pour chercher une réponse à une question ou un truc pour améliorer une situation ne concernant qu'une pièce du grand puzzle auquel nous devons nous confronter.

Je serais aussi désolé si nous rentrions chacun ou chacune chez soi avec plus de feuillets publicitaires distribués gratuitement ou d'exemplaires habilement subtilisés des comptoirs des exposants, que de convictions et surtout d'intentions profondes nous concernant et nous impliquant, individuellement et collectivement, dans l'amélioration de la situation de la lecture dans notre milieu de travail.

Tant que chaque enseignante du niveau primaire se sentira seule et isolée dans sa classe, tant qu'on ne la considérera pas comme capable de faire ses choix, avec les collègues, les parents, et qu'on lui imposera une méthode d'enseignement de la lecture commençant par le fameux mécanisme de lecture, tant qu'on la gardera en attente fébrile, aveugle et muette, d'un programme, de manuels et de tests qui lui garantiront une meilleure efficacité d'enseignement, c'est-à-dire, évidemment, encore une fois, un meilleur rendement de ses élèves, je n'augure rien de bon de la santé de la lecture au Québec.

Que l'école le comprenne donc et le réalise une fois pour toutes, c'est parce qu'elle a fait de la lecture son fief à elle et à elle seule que la lecture va si mal.

La lecture, c'est l'affaire de l'enfant, pas de l'école. Et l'enfant, c'est l'affaire de sa famille, pas de l'école.

Et la famille, c'est l'affaire de la société, de l'État, pas de l'école.

Il faut donc déscolariser la lecture, la socialiser et en faire l'affaire de l'élève, être social avec tout son réseau de relations de vie, dont, l'école n'est qu'un accessoire temporaire, qui n'est pas un choix pour l'enfant.

Pourtant pour les enfants dans nos classes, le choix est fait : leurs héros favoris, ce sont les personnages de films, de la télévision, de la bande dessinée et de la publicité. Ils ne s'appellent pas Lili, René, Alice ou Luc, mais E.T., Hulk, Lucky Luke et le cascadeur. Leurs maisons d'édition préférées, ce sont celles de leurs jeux favoris. Elles ne s'appellent pas X, Y, Z, nos généreux exposants, mais Parker Brothers, Coleco, Mattel, Commodore et Atari, Leurs occupations post-scolaires à la maison ne sont pas, pour la plupart et comme on le voudrait, orientées vers l'amélioration de leur rendement scolaire en lecture, mais bien plutôt - et comme ils y mettent du cœur - à l'amélioration de leur performance à certains sports ou à d'autres activités parascolaires ainsi qu'aux nombreux jeux électroniques qui ont envahi et vont encore longtemps envahir le marché et les maisons désormais, sans que l'école ait pu dire un mot, faire un geste, proposer quelque chose de plus attirant, de plus intéressant, de plus éducatif, de moins abrutissant, que dis-je, oui, même sur le plancher de l'abrutissement, l'école d'aujourd'hui vient de se faire battre une seconde fois par l'électronique : hier par la télévision, aujourd'hui par les jeux électroniques, et demain ? Un troisième round dévastateur vient de sonner pour l'école, l'ordinateur individuel, l'homme de l'année pour le magazine Time dans ses nombreuses éditions multinationales et linguistiques. Que fera l'école contre ce troisième adversaire qui, cette fois, la défie sur son propre terrain, celui de la langue écrite, celui du langage même ?

Et après demain ? Un ordinateur de la 5^{ème} génération qui parle, qui lit, qui écrit et puis, se jurent les Japonais en cette aube du 21^{ème} siècle, un ordinateur qui pense et réagit comme un être humain, qui sera capable d'accepter toutes sortes de données, qu'elles soient numériques, graphiques, textuelles ou même vocales.

Et pendant ce temps, dans nos classes du premier cycle primaire, nos "pitonneurs" d'Atari et d'Intellivision et même Apple II qui pensent, écrivent et parlent Logo et Basic, font du b-a ba et de la syllabation, lisent à haute voix chacun son tour, répondent par écrit à une lecture silencieuse imposée, passent du script à la liée et se voient interdire les calculatrices électroniques qu'on peut déjà porter au poignet.

Oui, eux, déjà en 1983, ils ont fait leur choix, et l'école aurait mauvaise conscience, aux yeux des enfants comme des parents et même de l'histoire, de croire qu'elle est tellement importante et nécessaire dans leur vie qu'elle n'a qu'à changer de méthode de lecture ou de programme ou de manuels, comme ça, pour que les enfants lui vouent ardeur, intérêt, effort et investissement total.

La seule issue possible pour l'école, à mon avis, avant que se réalise la prophétie apocalyptique de H.G. Wels en 1984, c'est de se remettre en question, de fond en comble, entre autres sur la place et le rôle qu'elle réserve à la lecture dans ses prochaines réactions aux mutations socio-économico-politico-culturelles que nous connaissons et anticipons. Cette remise en question ne doit cependant pas être que théorique, comme l'école choisit trop souvent de le faire puis de ne rien faire.

Partout, dans tous les pays, à tous les niveaux de développement, dans toutes les couches de la société, la lecture enseignée à tout le monde en même temps, avec les mêmes matériaux et les mêmes espérances ou exigences de rendement, sous le couvert d'une démocratisation vertueuse et sous le masque de la protection et du salut de l'enfant, n'est que mépris de la personne et hypocrisie.

S'il faut commencer quelque part, ce n'est par la lecture, mais par le statut de l'écolier, comme le préconise l'Association Française pour la Lecture dans son ouvrage collectif : **"Lire, c'est vraiment simple... quand c'est l'affaire de tous"**, auquel j'adhère pleinement.

Un écolier, l'élève, n'est pas un enfant qu'on élève, en faisant des choix à sa place et en les lui imposant, mais un individu qui s'élève, avec l'aide de tous, et pas uniquement de l'école. L'école ne doit donc plus se considérer comme le seul lieu de l'apprentissage de la lecture. Si elle y est pour quelque chose, c'est bien dans le sens proposé par le nouveau programme, celui de l'objectivation, et encore, l'enfant a appris à en faire bien avant qu'elle y pense ou qu'elle s'en préoccupe.

Il n'y aura pas de modification sensible de l'état de la lecture chez nos enfants et adolescents s'il n'y a que l'école autruche qui se secoue un peu la tête dans le sable ou le derrière dans l'air.

Ce n'est que par des modifications profondes des pratiques du corps social tout entier amenant l'école, la famille et le milieu environnant à conjuguer leurs efforts pour que le temps d'apprendre ne soit plus indissociable du temps de vivre. C'est en permettant à l'enfant, continuent ces auteurs, *"avec sa différence, avec les caractéristiques de son âge, avec l'aide appropriée de l'adulte, de s'engager dans des actions sérieuses, socialement utiles et reconnues, soumises à la sanction de la réalité et susceptibles de transformer cette dernière"* que la lecture pourra vraiment jouer son rôle privilégié d'acculturation et, alors, s'apprendre fonctionnellement et efficacement parce que naturellement.

Ecole de 1983...

- hé là ! École de 83 T'as pas l'choix, branche-toi, plug you !

Claude LANGEVIN

Faculté des Sciences de l'éducation Université Laval